

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

157 | janvier-mars 2001

Représentations et temporalités

Mercedes García-Arenal, coord., *Al-Andalus allende el-Atlántico*

Granada, Editions Unesco/Legado andalusí, 1997, 271 p., ill., crédits fotogr.

Françoise Aubaile-Sallenave



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5644>

DOI : 10.4000/lhomme.5644

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 256-259

ISBN : 2-7132-1357-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Françoise Aubaile-Sallenave, « Mercedes García-Arenal, coord., *Al-Andalus allende el-Atlántico* », *L'Homme* [En ligne], 157 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5644> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.5644>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Mercedes García-Arenal, coord., *Al-Andalus allende el-Atlántico*

Granada, Editions Unesco/Legado andalusí, 1997, 271 p., ill., crédits fotogr.

Françoise Aubaile-Sallenave

- 1 *ALLENDE EL ATLÁNTICO* est l'une des publications marquantes que l'Unesco a réalisée en Espagne pour commémorer l'année 1492. Cet ouvrage collectif, qui comprend quatorze articles de spécialistes coordonnés par Mercedes García Arenal, présente divers aspects de la contribution de la culture arabo-andalouse à la culture hispanique – en ce qui concerne la vie sociale la navigation, le cheval, l'agriculture, l'irrigation, les plantes et leurs corollaires, l'alimentation, la médecine, l'habitat – et tente d'en suivre les traces dans les cultures ibéro-américaines. Une idée revient à plusieurs reprises : celle de l'impossibilité d'une transmission directe arabe, mais bien par l'intermédiaire d'Espagnols imprégnés de culture arabo-andalouse, et la création de nouvelles cultures au contact des cultures indiennes (Mercedes García Arenal, Maria Jesús Viguera, Carmen Bernand).
- 2 L'ouvrage s'ouvre sur un texte très documenté de Mercedes García Arenal qui dénonce un certain nombre d'a priori et procède à une « mise au point » s'agissant de l'histoire espagnole, vue trop souvent à travers le prisme déformant d'une culture arabo-andalouse idéalisée. À ce propos, l'auteur met en garde contre l'anachronisme de notions comme celles de citoyenneté ou de tolérance que peut suggérer la *dimma* qui, dans la société musulmane, permettait, lorsqu'on bénéficiait du statut de protégé, de conserver sa religion et ses lois. Elle dénonce également la légende selon laquelle les Morisques émigrés en Amérique – très peu nombreux et pour la plupart déjà bien assimilés à la culture castillane chrétienne – auraient diffusé l'art mudéjar et transmis directement des éléments de la culture andalouse, légende parfois mise au service d'idéologies nationalistes et d'intérêts politiques.
- 3 L'auteur rapproche, dans plusieurs domaines, l'expérience récente de la conquête de Grenade (1492) et l'attitude des conquérants espagnols à l'égard des Indiens, la conversion et l'évangélisation de ces derniers avec celles des Morisques. Car ce sont les

mêmes, hidalgos d'Estrémadure et d'Andalousie, qui conquièrent Grenade et partirent en Amérique. Leur comportement vis-à-vis des Indiens fut identique à celui qu'ils avaient eu vis-à-vis des Arabes andalous, et ils expliquaient cette nouvelle culture parce qu'ils connaissaient depuis plusieurs siècles de l'autre, l'islamique. Ainsi, Cortès parle de « mosquées » pour désigner les temples aztèques, d'« habitations moresques », tandis que d'autres mentionnent les « bains maures ». C'est aussi que ces Espagnols – dans leur artisanat, leur art des jardins, leur architecture, décoration, habitudes alimentaires, modes vestimentaires, etc. – étaient « imprégnés de mudéjarisme », la culture arabe des territoires conquis entre le XIII^e et le XV^e siècle.

- 4 Le parallèle est frappant entre la politique d'évangélisation des Morisques et celle des Indiens : même critères d'enseignement, même vigilance à l'égard des traditions, même prise en considération des coutumes ancestrales. Et de rappeler le rôle du cardinal de Talavera, premier archevêque de Grenade, qui voulait convertir les Musulmans non par les armes mais par la parole, et qui respecta leurs coutumes, en particulier leur langue. Les Franciscains agirent de même avec les Indiens. Cependant, on retrouve les mêmes protestations chez les vaincus, morisques et indiens, contre les politiques de l'État et de l'Église, la même angoisse devant la perte de leur identité chez les chroniqueurs indigènes et les auteurs morisques. Mahmud Ali Makki brosse ensuite un panorama de l'influence que les cultures arabo-musulmanes ont exercée pendant sept siècles sur la vie sociale, littéraire et scientifique de l'Espagne.
- 5 Pour ce qui est du domaine marin, Jorge Lirola Delgado dresse un état de la navigation chez les Arabes, navigation de cabotage qui leur permit quelques incursions dans l'océan Atlantique. L'auteur examine les transformations apportées en Occident, transformations qui, en matière de cartographie, d'astronomie (calcul des coordonnées) et de technologie marine (la voile latine grâce à laquelle on remonte au vent, le gouvernail d'étambot qui confère une grande maniabilité au bateau), rendirent possible la traversée de l'Atlantique.
- 6 Le commandant Antonio Estácio dos Reis propose une étude précise de la navigation astronomique et de son évolution aux XV^e et XVI^e siècles chez les Portugais, ainsi que de ses instruments : la boussole, le quadrant et le nocturlabe, qui servaient à déterminer, grâce à l'étoile Polaire et au soleil, la position du bateau en termes de latitude¹, et l'astrolabe, instrument de mesure sur terre que les Portugais adaptèrent à la navigation, à quoi s'ajoutaient la sonde et le sablier pour déterminer le quart. Selon cet auteur, les techniques qu'utilisaient les Portugais au XV^e siècle (quadrant, astrolabe) pour aller aux Açores étaient semblables, sans être identiques, à celles des Arabes dans l'océan Indien, « sans qu'il y ait apparemment échange d'information », comme l'atteste la fameuse rencontre de Vasco de Gama avec un pilote arabe. Il en va de même en ce qui concerne la cartographie nautique, qui, développée par l'école de Majorque, se perfectionna en Occident grâce à la navigation astronomique portugaise.
- 7 S'agissant de la société, Maria Jesús Viguera-Molins étudie en détail les relations culturelles que les Mudejares et les Moriscos entretenirent avec la société chrétienne entre le XI^e et le XVII^e siècle. L'auteur décrit le long processus durant lequel l'Islam s'est vécu comme minorité, et ce que cela signifia pour la société chrétienne qui incorpora son « fond culturel » (architecture, médecine, littérature, agriculture, artisanat) avant de le transmettre en Amérique. Transmission indirecte, donc, puisque ce fut celui de l'héritage mudéjar lui-même incorporé à la culture castillane. Deux domaines, la sériciculture et la médecine, éclairent particulièrement cet héritage.

- 8 Les deux textes suivants nous renseignent sur les contacts entre l'Islam et l'Amérique hors de l'Andalousie arabe. Abd el Hadi ben Mansour s'intéresse à la Méditerranée aux XVI^e et XVII^e siècles en tant que lieu d'échange de savoirs sur l'armement, l'architecture navale, l'ingénierie, etc., à travers les esclaves, pirates et corsaires. Dedoud oud Abdellah oud Hachem évoque la culture diffusée par les noirs islamisés de l'Afrique soudanaise en Amérique du Sud en prenant comme exemple la communauté noire musulmane de Bahia.
- 9 Les trois thèmes connexes que sont la médecine, la pharmacopée et l'alimentation sont traités par un spécialiste du monde arabo-musulman et une spécialiste de l'Amérique du Sud. Camilo Alvarez de Morales résume les principes de la médecine arabe puis morisque, l'influence de celle-ci en Europe et plus tard en Amérique par l'intermédiaire des médecins espagnols. Il analyse les relations entre l'Espagne et l'Amérique en termes d'échanges de plantes, d'usages alimentaires et de systèmes agricoles.
- 10 Carmen Bernand souligne combien il est difficile de mesurer l'apport culturel arabe direct et insiste sur l'enrichissement mutuel arabo-espagnol d'un côté, indien de l'autre, qui entraîna une sorte de métissage des savoirs et des techniques dans plusieurs domaines : les inventaires botaniques et lapidaires conçus sur les modèles grec et arabe par les médecins espagnols et indiens, inventaires qui rendirent possible le transfert en Europe de très nombreuses plantes et arbres, décoratifs et médicinaux². Pour être acceptées, ces plantes durent certes être séparées de leur contexte magico-religieux, mais l'auteur semble minimiser la culture magico-religieuse des Espagnols, lesquels importèrent, avec leurs croyances, des plantes comme la rue, l'oignon, l'ail, etc. Dans les hôpitaux, où l'on utilisait les notions médicales héritées des Arabes, on connaissait les maladies contagieuses, qui dégageaient des miasmes, et on les combattait par des fumigations. C'est en fonction de la médecine gréco-arabe des tempéraments que l'on analysait et expliquait les maladies, surtout la « mélancolie » indienne, et que les aliments étaient classés en chaud, froid, sec, humide, typologie qui se retrouve en partie dans les notions indiennes de chaud et de froid. Pratiquement tous les légumes et fruits provenant d'Espagne furent acclimatés, mais aussi les plats et les sucreries complexes de l'Andalousie arabe. Quant à l'introduction du mouton et surtout du porc, elle donna lieu à une consommation beaucoup plus importante de viande par une population auparavant presque végétarienne. En retour, les Indiens apprirent aux Espagnols à fumer la viande au *barbacoa*.
- 11 Une large place est ensuite accordée à l'agriculture. Toufic Fahd énumère les très nombreux travaux des agronomes arabes, dont *l'Agriculture nabatéenne (A. n.)* datant du IX^e siècle, ouvrage qu'il a édité et qu'il considère comme la principale source des agronomes andalous. Cependant, passant en revue quelques centaines de plantes communes à l'*A. n.* et au *Livre de l'Agriculture* d'Ibn al-'Awwâm, sévillan du XII^e siècle, il conclut maladroitement à leur origine orientale (p. 185) alors qu'elles sont pour la plupart, soit indigènes en Méditerranée, et donc communes³, soit d'origine indienne⁴, soit même extrême-orientales⁵, et que les Arabes n'ont été le plus souvent que des intermédiaires. Comparant toujours avec l'*A. n.*, il explique l'absence de 48 % de noms de plantes chez al-Dînawarî, botaniste arabe du IX^e siècle, par la faute des copistes pour qui elles étaient inconnues parce qu'étrangères, mais aussi en raison d'un parti pris religieux ou chauvin, « parce qu'ils donnaient priorité aux usages du désert qu'ils considéraient comme plus purs (*sic*) parce qu'ils étaient plus proches du Coran » (*sic*). Dans la seconde partie de son article, l'auteur s'appuie sur l'ouvrage capital de Justo

L. de Río⁶ consacré aux plantes apportées d'Espagne, notamment le blé, l'olivier, la vigne, essentielles pour le conquérant espagnol. Toutefois, leur acclimatation portait préjudice aux marchands exportateurs de la Péninsule qui obtinrent des restrictions sur les cultures d'olivier et de vigne. Le texte se termine rapidement sur les plantes importées d'Amérique. Mais, comme chez Camilo Alvarez de Morales, les citrouilles sont oubliées.

- 12 Manuel R. Moreno Fragnals se penche sur le cas particulier de la canne à sucre : la variété importée est *Saccharum officinarum*, la seule connue des Arabes ; les techniques d'extraction sont arabes ; passées en Amérique du Sud, elles persisteront jusqu'au début du XIX^e siècle. Mais le moulin à trois masses verticales est l'objet d'une controverse ; pour l'auteur, il s'agit d'une création brésilienne (référée en 1577), alors que la technique apportée primitivement était l'arabe, connue sous son nom espagnol de *trapiche*. On regrettera ici l'absence d'un dessin comparant les deux techniques. L'auteur développe ensuite deux conséquences majeures de l'introduction de cette plante, à savoir la déforestation due à l'extraction du sucre et l'esclavage lié à sa culture.
- 13 Thomas F. Glick détaille de façon très claire les techniques hydrauliques et d'irrigation, le système coopératif, l'institution judiciaire et la distribution égalitaire des eaux, héritées des Arabes. Ce sont les Espagnols qui introduisirent ces procédés avec les termes d'origine arabe dans certaines de leurs colonies : *noria*, *acequias*, *dula*, « tour d'arrosage » et *alcalde*, « maître des eaux ». Faisant écho à la polémique sur les techniques d'irrigation précolombiennes, il soutient que les *puqios*, « canaux d'irrigation », sont des constructions coloniales dans la tradition des *acequia* et *qanat* andalouses, mais il est regrettable qu'il ne mentionne pas les travaux d'irrigation dans les sociétés côtières péruviennes préincaïques.
- 14 À propos de la diffusion du cheval, Jean-Pierre Digard décrit avec minutie les différences techniques et culturelles entre la monte à la genette (*jineta*), héritée des Berbères, et la monte à la bride de l'Espagne chrétienne. Ces différences opposèrent avec virulence les partisans de l'une et de l'autre technique en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles, mettant en évidence les valeurs emblématiques liées, pour la première, à la « morophilie » qui persista tout au long du siècle d'or. La diffusion des chevaux en Amérique centrale et du Sud eut lieu au cours du XVI^e siècle à la faveur des révoltes indiennes : revenant à la vie sauvage, ceux-ci se développèrent remarquablement et devinrent très vite les montures des Indiens auxquels ils fournirent aussi cuir et viande. C'est alors que se forgea un nouveau type social, celui de « l'homme à cheval », qui engendra un *concept équestre du monde*. Ces deux types de monte donnèrent naissance à un troisième, dit *a la bastarda*, puis à d'innombrables variantes indiennes de monte et de harnachement en fonction du milieu et des matériaux disponibles. Concluant sur quelques vestiges arabo-berbères (étriers à base large, frein avec verrou (*argolla*), *fiador* – le collier qui passe derrière les oreilles et descend au niveau du menton –, et l'usage de peau non préparée), l'auteur note une similitude étonnante entre le jeu du canard argentin et le *bozkashi* afghan, et entre le polo et le *chogán*, même si ce ne sont que des convergences.
- 15 Avec son étude de l'école Tapatia (1928-1936), école d'architecture qui s'est développée à Guadalajara, German Solinis nous fait voir comment l'architecture domestique incorpora des éléments stylistiques hispano-musulmans issus de la maison andalouse, où les pièces se distribuent autour du patio, cour plantée d'orangers et de citronniers

riches en parfums, et comment ce modèle arabo-andalou s'enrichit et devint proprement américain.

NOTES

1. La longitude ne faisant pas encore l'objet de mesures à cette époque, la distance parcourue était calculée à l'estime avant de l'être, plus tard, au moyen du loch.
 2. Aux nombreuses plantes citées, il faut ajouter l'*Ambrosia maritima*, petit buisson à odeur forte qui a envahi les régions sèches d'Afrique du Nord et est très apprécié en infusion stomachique.
 3. Camomille, rose sauvage, réséda, violette, nénuphar, narcisse, ail, oignon, laurier rose, carroubier, etc., la liste est très longue.
 4. Citrus, basilic, aubergine...
 5. Riz, pêcher, pamplemousse...
 6. Justo del Río, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo (1492-1542)*, Sevilla, ASAJA, 1991.
-

AUTEUR

FRANÇOISE AUBAILE-SALLENAVE

CNRS, Appropriation et socialisation de la nature (APSONAT), Muséum national d'histoire naturelle, Paris.